

sur l'autre versant, pensant rejoindre la mer et revenir le long de la côte. Mais j'avais compté sans les profondeurs et les ravins que recèle la montagne. Et comme il n'y avait presque pas de chemins, à peine quelques petits sentiers de chèvres, plus j'avance, plus je m'égare et plus je m'éloigne de la mission. Que faire ? revenir sur mes pas ? c'est long et bien ennuyeux.

Pendant que je réfléchis, arrive un Chinois qui me demande ; Où s'en va le Monsieur ?

— A Tché-fou, répondis-je. Et il secoue la tête avec un air de commisération qui signifiait : C'est bien tard et le monsieur est encore bien loin !

Je lui demande : — Pourriez-vous m'indiquer un chemin ?

— Prenez le sentier qui est à votre droite. me répondit-il, et marchez devant vous, vers l'ouest. Mais dépêchez-vous, vous n'avez pas de temps à perdre.

Je ne me le fis pas répéter. Et un moment après, je m'enfonçai dans les gorges de la montagne, que je remontai.

Peu à peu l'air fraîchit, la nuit descend, et bientôt je n'ai plus pour me guider que la clarté des étoiles. Par-tout, autour de moi, un silence de mystère interrompu seulement par les aboiements lointains des chiens qui gardent les fermes... Alors, tout en marchant, je commençai la prière du soir. Inutile de dire qu'elle fut fervente. Quand je l'eus terminée, j'ajoutai un *Si quæris* à Saint-Antoine pour me mettre sous sa protection et je poursuivis la route plus léger que jamais.

Tout à coup, j'entends un sifflement aigu, prolongé ; puis un appel. Et au détour du sentier, je me trouve en face d'un chinois à la mine fort peu rassurante. Je lui demande le chemin de Tché-fou, il répond par quelques mots intelligibles ; et comme je ne comprends pas, il me fait signe qu'il veut mes habits, et il se jette sur moi... Ah ! ça non, par exemple ! et je me défends de mon mieux. Comme j'avais une jumelle en bandou-